

**Alice
Ferney**

**Cherchez
la femme**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Serge est brillant, entreprenant, narcissique. Marianne est sincère, ardente, déterminée au bonheur. *Cherchez la femme* raconte “l’histoire totale” de leur couple. Sous les yeux du lecteur, il se forme, s’établit, procrée, s’épanouit, subit l’épreuve du temps et la déchirure de l’infidélité...

Nos destinées affectives sont-elles libres ? De quel poids pèsent les rêves et les échecs de la génération précédente ? Quelles forces obscures (le passé, l’enfance, l’origine sociale, l’argent, la carrière professionnelle, les convictions, les valeurs) sont à l’œuvre dans la vie conjugale et menacent cet entrelacs fragile de deux solitudes engagées l’une envers l’autre ?

En forme d’étude de caractères, *Cherchez la femme* est un livre captivant, plein d’intelligence et d’humour, qui démonte *a posteriori* les mécanismes délicats d’un mariage et, ce faisant, dévoile à ses personnages les secrets de leur modeste épopée. Avec une écriture passionnée, Alice Ferney observe le stupéfiant voyage du couple, ses ravissements et ses dépressions, ses défenses et ses décompositions. Elle retrouve les mots de l’illusion et ceux de la querelle, ceux du rapprochement et ceux de la défaite. Ceux surtout qui permettent de répondre à la question que l’état de grâce renvoie toujours aux lendemains : *qu’est-ce que “s’aimer” veut dire ?*

ALICE FERNEY

D'Alice Ferney, Actes Sud a publié les romans Le Ventre de la fée (1993), L'Élégance des veuves (1995), Grâce et dénuement (1997, *prix Culture et Bibliothèques pour tous*), La Conversation amoureuse (2000), Dans la guerre (2003), Les Autres (2006), Paradis conjugal (*Babel n° 990*) et Passé sous silence (2010).

DU MÊME AUTEUR

LE VENTRE DE LA FÉE, Actes Sud, 1993.

L'ÉLÉGANCE DES VEUVES, Actes Sud, 1995 ; Babel n° 280.

GRÂCE ET DÉNUEMENT, Actes Sud, 1997 ; Babel n° 439.

LA CONVERSATION AMOUREUSE, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 567.

DANS LA GUERRE, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 714.

LES AUTRES, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 857.

PARADIS CONJUGAL, Albin Michel, 2008 ; Babel n° 990.

PASSÉ SOUS SILENCE, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1126.

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-02016-3

ALICE FERNEY

Cherchez la femme

roman

ACTES SUD

*À Sophie, Julie, Pauline,
femmes à trois âges de la vie.*

Les circonstances sont bien peu de chose, le caractère est tout ; c'est en vain qu'on brise avec les objets et les êtres extérieurs ; on ne saurait briser avec soi-même. On change de situation, mais on transporte dans chacune le tourment dont on espérait se délivrer, et comme on ne se corrige pas en se déplaçant, l'on se retrouve seulement avoir ajouté des remords aux regrets et des fautes aux souffrances.

BENJAMIN CONSTANT,
Adolphe.

Peut-être certaines gens n'ont-ils plus rien à gagner auprès des personnes avec lesquelles ils vivent ; après leur avoir montré le vide de leur âme, ils se sentent secrètement jugés par elles avec une sévérité méritée, mais éprouvant un invincible besoin de flatteries qui leur manquent, ou dévorés par l'envie de paraître posséder les qualités qu'ils n'ont pas, ils espèrent surprendre l'estime ou le cœur de ceux qui leur sont étrangers, au risque d'en déchoir un jour.

HONORÉ DE BALZAC,
Le Père Goriot.

*Tous sont morts aujourd'hui,
les tracés se clarifient,
et Serge Korol aimerait à savoir
que quelqu'un raconte son histoire.*

I
FILS DE NINA

À la source, avant la longueur de la vie, il y a le désir mordant d'un homme vaillant comme sa jeunesse : Vladimir Korol devant la poitrine épanouie d'une fille de quinze ans.

La fille dansait. *Dansottait* serait le terme approprié, car l'ensemble était médiocre, d'une grâce gentille. La fille dansottait et le musicien était saisi. Hypnotisé comme si cette chair qui s'agitait devant lui avait été surnaturelle. Ses yeux regardaient et son sang répondait. Il était bien attrapé! Parfois même il bandait. Il s'asseyait et cachait cette indécence avec son accordéon. Bien sûr c'était aussi vif et vigoureux que furtif et inavoué. Si bien élevé, Vladimir Korol aurait eu peine à prendre comme elle venait la brutalité de son attirance. Montre-moi tes seins. Ce que ressentait Vladimir se résumait à cette curiosité excitée. Mais Dieu sait où mènent les commencements lorsque leur légèreté nous fait honte. J'ai envie de voir tes seins. Comment le fils du Dr Korol aurait-il pu s'avouer qu'il avait pareilles pensées? Jamais de sa vie il ne se l'avouerait. Accepter en soi l'instinct sexuel, sans gêne ni effroi, n'était pas de sa génération. Il était né en 1932 : il transforma le désir en sentiment. Il avait *aimé* Nina au premier regard, voilà ce qu'il croirait. Aussitôt captif, Vladimir greffa sur son désir très charnel des histoires très romantiques. Cette fille était pour lui. Il la regardait. Elle était la virginité même, elle n'avait jamais eu d'amant. Était-ce cette idée qui l'excitait? Il en aimait la configuration, les promesses et la garantie. Pas de prédécesseur, pas de comparaison. De l'innocence, de la nouveauté, de la conquête. Il poserait les mains sur ces seins virginaux. Il mettrait à nu cette

étrave. C'était le dessein du mâle. Il prendrait soin d'elle. Il la chérirait. C'était le camouflage du bon garçon. Il la protégerait. Nina Javorsky. Elle portait ce beau prénom. Nina. Il serait son univers, elle serait sa maison. Il en ferait son épouse. Vladimir et Nina. Nina Korol. Ces syllabes assemblées sonnaient si bien. On aurait dit que leur union était écrite. Pourquoi attendre? Et attendre qui, maintenant qu'il y avait Nina? Le moment est parfait, se disait Vladimir. Il pensait à lui-même. Il avait vingt-six ans, une sérieuse formation d'ingénieur, un métier qui était une passion autant qu'un idéal. Ingénieur des Mines, ce n'était pas rien à ses yeux. Il se sentait dévoué aux causes de ce monde singulier et attachant. Sa vie était engagée. Il était orphelin de père et de mère, libéré de ses sœurs qu'il venait de marier. Son tour était venu de convoler. Quoi de plus naturel et sain pour un garçon de son âge?

Se marier avec Nina, voilà ce que Vladimir imaginait quand il la regardait tournicoter sa petite silhouette ramassée, sur la minuscule scène de la salle des fêtes, et qu'il attendait (sans en avoir conscience) la remontée de ses seins dès qu'elle levait les bras et battait des mains au-dessus de sa tête. Lorsque Nina était habillée court et près du corps, la peau de son ventre apparaissait, toute blanche, entre le haut de la jupe et le bas du chemisier. Vladimir en apercevait la clarté. Le corps, qui se donnait à voir en premier, exerçait sur lui un charme puissant. Il se repaissait de la chair de Nina Javorsky. Quel bonheur cela serait de vivre près d'elle! Il ne la connaissait pas, mis à part son buste et ses pieds, mais il en était amoureux. Il la voulait pour épouse. Il imaginait sous un même toit son intimité avec elle, et déjà l'accomplissement d'une famille. Il l'avait entendue dire qu'elle aimait Chopin. Depuis, il travaillait les morceaux du compositeur polonais. En somme, il commençait de faire des choses pour elle. Nina Javorsky occupait ses pensées. Un soir, seul chez lui, cherchant le sommeil, il ramena le drap sur son épaule, posa sa main par-dessus et murmura le prénom, Nina. Il répéta : Nina chérie. Comme s'il s'entraînait à le dire. Comme s'il exorcisait son murmure et se délivrait de sa timidité. Nina, Nina chérie. Il ignorait alors qu'il répéterait ces deux mots des milliers de fois

dans sa vie, sur des tons différents et jusqu'à la supplique. Pour l'instant, il les chuchotait comme une prière sacrée, avec une allégresse contenue, un bonheur secret. Il pouvait savoir qu'une telle morsure lui arrivait pour la première fois de sa vie. Était-ce Nina ? Elle faisait monter en lui une émotion de désir incoercible. Il se demandait pourquoi. Cela tenait-il à lui ou à elle ? Était-ce une étape de sa vie d'homme ? À son âge, avait-il simplement besoin d'une femme régulière ? Il pensait qu'il était amoureux comme jamais. Il la désirait, il l'aimait. Comme s'il n'y avait qu'un pas de l'aiguillon du désir à la patience de l'amour. Comme si "j'ai envie de voir tes seins", en ce temps-là, menait un jeune homme de bonne famille à dire "veux-tu m'épouser?".

Maintenant qu'il avait ce poignard au bas-ventre, Vladimir faisait le guet. Non pas d'une proie mais d'un enchantement. Il fallait tout savoir de Nina, la connaître peu à peu et s'approcher d'elle, lui parler, pour finalement la ravir en touchant son jeune cœur. Était-il tendre ce cœur ? Ou bien était-il déjà roué comme celui d'une trop jolie fille ? Nina avait l'air plus sage que déluré, elle était encore timide, silencieuse sans dédain, et retranchée dans l'évident plaisir qu'elle prenait à danser. La danse était une autre vie, le meilleur de la vie. Il la voyait s'étourdir et se transfigurer. Elle était habillée comme une lycéenne : des jupes plissées, des blouses à col rond, des cardigans ajustés, des chaussettes dans les bottines, ou bien cet hiver des collants épais. La lycéenne ne rebutait pas Vladimir. Au contraire ! Elle lui donnait une complète assurance. Son inclination pour une si jeune fille était à la fois sauvage (non maîtrisée) et clairvoyante : cette jeunesse, il la façonnerait. C'était sa chance d'homme. Il le prévoyait sans avoir besoin d'une certitude. La demoiselle se plierait à son modèle. Tel était le désir inconscient de Vladimir : une jeune épouse qui se laissât faire, un être qui enfin lui appartînt tout entier, dont il serait le maître autant que le pygmalion. Vladimir Korol avait une âme de frère aîné, qui protégeait et dominait. Il était chevaleresque mais habitué à se faire obéir. À seize ans, ignorante et vierge, Nina Javorsky ne malmènerait pas cette personnalité autoritaire, elle y succomberait avec délice.

Un soir il se lança, exactement comme on se jette à l'eau, d'un seul coup sans plus réfléchir, alors que l'on n'avait cessé de penser et d'hésiter. La répétition s'achevait, Nina avait semblé radieuse, Vladimir lui dit qu'elle avait spécialement bien chanté ce soir-là. Oh ! il la complimenta avec clarté : elle venait de donner sa plus gracieuse prestation. Nina s'éclaira d'un sourire ravi tout en enroulant son écharpe autour de son cou. Elle avait l'air d'avoir quinze ans ! Un des musiciens éteignait les lumières de la salle. Le groupe se saluait et se congratulait dans la gaieté, puis s'égailla dans les allées entre les chaises. Une autre jeune femme appartenait à l'orchestre, violoniste, exilée, célibataire, qui s'était installée couturière en ville. Maïa fermait les yeux quand elle jouait et ne parlait à personne. Nul ne lui en faisait reproche, dans cette ambiance chaleureuse que crée naturellement la musique et qui convenait à ces gens serviables, travailleurs, inoffensifs et bienveillants. Maïa salua Vladimir d'un signe discret du menton. Il répondit d'un geste de la main mais il poursuivait la petite blonde. Elle l'occupait tout entier. Nina Javorsky s'en allait vers la porte et s'arrêta avant de sortir dans le froid, Vladimir l'aida à enfiler son manteau. C'était la première fois qu'il était si près de la toucher.

— Tu as une jolie voix, continua-t-il.

Ayant eu tant de mal à entamer la conversation, il voulait ne plus la finir.

— Merci, c'est gentil de ta part de me le dire, répondit Nina d'un ton qui manquait de naturel.

— Ce n'est pas *gentil*, dit-il, c'est vrai. Tu possèdes un merveilleux timbre.

Sans le savoir il touchait au point le plus sensible. Nina Javorsky était certaine d'avoir une belle voix. Ce talent qu'elle croyait détenir la rendait fière et ambitieuse.

— Je veux être chanteuse et danseuse, dit-elle, en claironnant d'une voix flûtée.

Cela sonnait comme un caprice, aussi Vladimir ne sut-il quoi répondre. Chanteuse et danseuse, comment faisait-on les deux à la fois ? Au Conservatoire il avait vu des filles pleurer à force de vocalises, et de jeunes danseuses mettre des steaks dans leurs chaussons pour atténuer la souffrance de leurs pieds. Il regarda le buste saillant de Nina Javorsky et laissa tomber le scepticisme.

Il était ensorcelé. Quand elle chercha pour la première fois le regard de Vladimir Korol, ce fut posé à cet endroit le plus rond d'elle-même qu'elle le vit!

— Alors tu seras danseuse et chanteuse, affirma-t-il en relevant les yeux.

C'était si facile après tout de le croire. Et de ne pas la décourager. Mais tout de même, précis et sérieux, marqué par son éducation, il ajouta :

— Si tu travailles.

— Oh! je travaillerai! dit avec assurance Nina, qui se remettait de l'émotion qu'avait suscitée ce regard viril sur sa féminité.

Ils étaient maintenant à marcher côte à côte sur le trottoir devant la salle des fêtes. Nina avait vingt centimètres et onze ans de moins que ce compagnon amoureux. Elle levait le visage vers lui tandis que lui l'abaissait vers elle, de sorte qu'ils apparaissaient déjà comme voués l'un à l'autre.

— Quel âge as-tu? demanda Vladimir. Tu chantes depuis longtemps?

Voilà une rencontre au cœur de la musique, pensait-il. Rien n'aurait pu le rendre plus heureux que cette coïncidence d'un amour et de la musique. Nous nous sommes rencontrés dans un orchestre. Maman chantait et dansait. Papa jouait de l'accordéon. Ils répéteraient l'un et l'autre cette légende de l'origine, pendant toute leur existence commune et ravagée. Ils la perpétueraient chez leurs enfants et petits-enfants, peut-être pour effacer cette histoire des seins et du désir qui ruisselle sur la jeunesse d'un homme.

— J'ai quinze ans et demi, répondit Nina Javorsky, et je viens à l'orchestre depuis un an.

Quinze ans et demi! C'était donc ça! Elle n'avait pas seulement l'air de les avoir, elle les avait. Comme elle était jeune! Encore davantage que ce qu'il avait cru. Ils avaient plus de onze ans de différence, pensa Vladimir Korol, faisant le calcul par réflexe. Est-ce que c'était trop? Lorsqu'ils seraient adultes, l'écart s'estomperait. Nina serait rassurée d'avoir un époux plus mûr et lui enchanté de coucher avec une femme jeune. Ces pensées prosaïques lui vinrent à l'esprit en une seconde, et passèrent, le laissant tranquille avec son désir. Vladimir Korol venait quant à lui

de prendre son poste à la mine, de s'installer dans la petite ville provinciale et de rejoindre la formation de musiciens. Il se sentait maintenant assez à l'aise, comme un joueur qui a pris la mesure de son adversaire et compte ses propres atouts.

— Tu fais plus que ton âge, dit-il.

— Je sais, on me le dit souvent, répondit Nina.

C'était exact. Elle n'ignorait pas l'effet de maturité qu'elle produisait. Elle était faite. La féminité en elle était mûre, qui appelait une main pour la cueillir. Vladimir voulait être cette main ; le mélange de maturité et de jeunesse l'attirait.

— Quel âge me donnais-tu ? demanda Nina, à la manière de quelqu'un qui veut s'entendre dire ce qu'il sait qu'on va lui dire.

— Vingt ans, dit Vladimir.

Nina parut satisfaite de cette réponse. Elle demanda :

— Et toi quel âge as-tu ?

C'était une chance, pensa-t-il, que la musique rapprochât ceux qui la partagent de sorte que Nina avait choisi de le tutoyer.

— J'ai vingt-six ans, répondit-il. Mais il ne faut pas être impressionnée !

— Oh ! cela ne m'impressionne pas du tout ! s'amusa Nina.

Elle était moins timide depuis qu'elle avait affronté sans rougir le regard qui faisait d'elle une femme désirable. Vladimir ajouta qu'il aurait vingt-sept ans en mai et elle ne répondit pas, simplement elle hocha la tête pour signaler qu'elle avait entendu. Quelque chose en elle s'était éveillé, qui palpitait comme un cœur, qui s'ébrouait, et l'on voyait que son visage lisse cachait des tas de pensées. Où travailles-tu ? s'enquit encore sa curiosité.

— Je suis le nouvel ingénieur de la mine, dit Vladimir Korol, ignorant quel mot magique il venait de prononcer pour une fille et petite-fille de mineurs de fond.

— Ah ! fit-elle, l'air intéressé, et ses yeux du dedans s'étaient mis à briller.

Elle s'arrêta de marcher, immobile, ayant atteint l'endroit où elle bifurquait. Vladimir s'arrêta à côté d'elle.

— Au revoir, lui dit-elle, je vais par là.

Il allait dans une autre direction. C'était donc le moment de se quitter.

— Et moi par ici, montra-t-il.